

j'avais conseillé ont été, comme on le voit, couronnées par d'heureux résultats ; c'est donc à l'intelligence des cultivateurs de comprendre que, plus ils laboureront leur terre et mieux ils choisiront leurs semences, moins ils auront à redouter l'effet de la détérioration qui s'est fait remarquer dans les terres où ces soins n'ont pas été donnés.

La détérioration des Pommes de Terre n'est provenue, selon moi, que de l'état atmosphérique qui a réagi généralement pendant les années 1845 et 1846.

Je puis encore citer d'autres faits qui viennent confirmer l'opinion que j'émetts. J'ai vu l'an dernier, chez un pépiniériste des environs de Rouen, M. Joret aîné, à Roumare, qui avait semé des Pommes de Terre dans une pièce de terre qui était séparée d'une mesure plantée de pommiers et poiriers à cidre, par une haie de vives plantes : sur douze rangées faites dans cette pièce de terre, dans les quatre premières qui étaient les plus proches de cette mesure, les tubercules ont bien levé et ont fourni de fortes plantes ; mais en août, ces quatre mêmes lignes ont été frappées comme par la foudre, elles ont été gâtées au point qu'il n'est resté rien, absolument rien de la semence ; les autres lignes, au contraire, ont beaucoup produit, surtout les six dernières ; car les cinquième et sixième lignes ont éprouvé quelques avaries. Les tubercules avaient été bien choisis pour fuir cette plantation ; c'est donc à l'état humide de la terre, le long de cette haie, qu'est due cette détérioration, puisque c'était la même semence et le même travail que l'on avait donné à cette culture.

L'année 1845, comme on le sait, a été humide et froide ; elle fut très-pluvieuse et suivit d'un hiver qui ne contribua pas à purger la terre ; il en résulta une fraîcheur glaciale qui s'imprégna plus profondément dans son sein ; les tubercules furent plantés en 1846, dans un sol froid et humide, imprégné de sucs vénéneux que les gelées chassent ordinairement au-dehors quand elles sont assez fortes pour pénétrer, atteindre et dissoudre ces miasmes malfaisants.

L'hiver ne put opérer ce bien-être, puisqu'à peine s'il y eut quelques jours où la gelée se fit sensiblement sentir.

Les Pommes de Terre, comme on sait, aiment les terres légères et chaudes, celles où l'humidité n'est pas stagnante ; le prin-

temps, l'été et l'automne de 1845 furent donc contraires, par leur tenacité fraîche et froide, à la prospérité de cette plante ; aussi, n'en n'a-t-on que trop malheureusement éprouvé les effets. Les tubercules plantés au printemps de cette même année levèrent comme d'habitude et végétèrent d'une force extraordinaire jusqu'à la fin de juin ; ce fut vers cette époque que plusieurs nuits froides et glaciales se succédèrent, vinrent suspendre et arrêter cette luxuriantte végétation ; ces mêmes plantes qui, naguère, annonçaient une vigoureuse santé, furent frappées comme d'une apoplexie soudroyante. Tout-à-coup elles languiront se débilitèrent par le manque de sève qui la veille encore, circulait librement dans tous leurs vaisseaux qui, semblables aux veines des animaux, servent aux mêmes fonctions vitales dans les plantes ; ces dernières n'ayant plus alors, pour les empêcher de succomber, qu'à puiser dans un cloaque des sucs crus et vénéneux qui portent la mort, plus ou moins lentement, dans toutes les parties, quand elles ne sont pas secourues à temps, périssent bientôt.—Voilà pour l'année 1845.—Le printemps de 1846 n'améliora pas la situation des terres, puisque l'hiver qui l'avait précédé n'avait emporté avec lui aucune influence atmosphérique favorable pour les purger, la plantation fut donc aussi faite dans un terrain malsain, il était imprégné de matières ou substances peu propres à être absorbées par les vaisseaux spongieux de la solanée qui nous occupe, cependant, les tubercules produisirent des tiges dont l'accroissement faisait espérer que la maladie de 1845 ne se renouvellerait pas, quand, tout-à-coup, est survenue une chaleur brûlante et extraordinaire qui, en peu de jours, a frappé et pétrifié la surface des sols, en a bouché les pores avec une telle intensité, qu'aucune évaporation n'a pu se faire de son intérieur, malgré qu'il fut brûlant à sa superficie : ce fut aussi pour cette plante un arrêt complet de végétation, puisque l'extrémité des branches surprises par la chaleur d'un soleil brûlant, furent comme frappées de la foudre, les vaisseaux restèrent engorgés de liquide séveux qui ne put circuler pour se rendre aux extrémités. Ici ce n'est pas par l'effet du froid, comme je l'ai dit précédemment, mais par la chaleur que la végétation de cette plante a été arrêtée.